

Luchon, le 25 juillet 1859.

Ma chère Augustine,

J'espère que cette lettre t'arrivera encore à Paris et que dans tous les cas elle te serait renvoyée à Limoges. Notre cher Albert¹ doit être un peu inquiet maintenant et je suis moi-même très anxieux de connaître le résultat de son examen.

Je suis complètement installé : j'ai trouvé un logement agréable dans une maison toute neuve, avec meubles neufs, composé d'une chambre et d'un salon.

J'étais d'abord installé comme je l'étais à Aix dans le grand hôtel : j'ai reconnu qu'on mangeait beaucoup mieux au même prix dans un hôtel plus petit ayant le caractère d'une maison bourgeoise où l'on doit d'ailleurs se faire présenter.

Il est inouï comme Luchon est rempli. Il y a dans ce moment deux conseillers : Combes² et sa fille ; M. de Vuitry³, M^{me} de Thury⁴. Paul Benoist⁵ va arriver.

Luchon est incomparablement mieux que Cauterets : c'est presque une ville. La ville est dans une plaine assez large au confluent de deux vallées. Les eaux y abondent de toutes parts, je parle des eaux naturelles. Quant aux eaux minérales, elles sont plus abondantes encore qu'à Cauterets, mais concentrées toutes dans un seul établissement qui est fort bien installé : je me suis logé dans la maison la plus rapprochée de ma baignoire dont je suis séparé par un vaste jardin.

L'établissement est entouré d'un beau parc et de belles promenades. Les femmes ont ici beaucoup de luxe : elles ont le large chapeau à plumes sur le coin de l'oreille, et des robes d'une ampleur toute /2/ démesurée. Il y en a cependant qui sont mises avec plus de sévérité et qui n'en sont pas plus mal pour cela.

Il y a des cavalcades nombreuses : on fait même aussi beaucoup de courses en voiture, car les vallées sont ici plus praticables que celles de Cauterets.

La cuisine, comme je te le disais, est bonne : mais les choses sont d'une qualité médiocre. Le mouton qui est la base principale de notre nourriture ne me fera pas oublier celui de Ligoure. Je dirai de même des poulets ; par ce motif, comme pour beaucoup d'autres, je me retrouverai à Ligoure avec plaisir.

En raison du long séjour que je vais faire ici, il devient plus utile que jamais qu'Albert s'occupe de rectifier avec soin le grand plan de Ligoure. Je doute que je sois bon à faire grand-chose cette année. Les eaux ne m'ont encore rien fait et je doute de pouvoir en guérir complètement, bien que le médecin en fasse de belles promesses. Le traitement de Paris agissait mieux que celui-ci, et le voyage même, malgré la fatigue, m'avait mieux remis que le séjour ici. Au reste on ne peut guère juger par une pratique si courte.

Tu me feras savoir, si on peut trouver à Limoges de l'eau de Sedlitz gazeuse : je crains d'être obligé d'y revenir.

¹ Albert Le Play (1842-1937), fils de Frédéric et d'Augustine.

² Sans doute Charles Combes (1801-1872), polytechnicien, ingénieur des mines, membre de l'Académie des sciences, directeur de l'École des mines de 1857 à 1871.

³ Adolphe Vuitry (1813-1885) était un collègue de Frédéric Le Play au Conseil d'Etat où il présidait la section des finances.

⁴ Probablement la veuve de Louis-Étienne-François Héricart de Thury (1776-1854), ingénieur des mines, inspecteur général des carrières et député de la Seine.

⁵ Paul Benoist d'Azy (1824-1898), ancien élève de Le Play à l'École des mines, industriel et propriétaire dans la Nièvre. Il collabora aux *Ouvriers européens* (1855) et rejoignit la Société internationale des études pratiques d'économie sociale.

Je vous embrasse tous deux bien affectueusement.

F. Le Play